



0 511102 486154

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000



LUNDI 21 FÉVRIER 2011

PORTRAIT GIANCARLO DE CATALDO



Malgré le succès de ses romans policiers tel «*Romanzo Criminale*», l'auteur italien reste magistrat pour ne pas se couper du réel.

La plume et la balance

Par **MARC SÉMO**
Photo **ÉDOUARD CAUPEIL**

Privilège de sa nouvelle fonction de conseiller à la cour d'assise d'appel, il dispose désormais d'un petit bureau au tribunal de Rome, triste ensemble de bâtiments de béton gris datant du début des années 70. Mais grand amateur de «*toscani*», les noirs et âcres cigares italiens, le magistrat-romancier préfère écrire en fumant à la maison comme il l'a fait pendant tant d'années, enchaînant dans une indifférence quasi générale actes judiciaires et verdicts en même temps que les polars, essais, nouvelles, scénarios.

En 2002, il a triomphé, avec *Romanzo Criminale*. Plus de 300 000 exemplaires vendus en Italie et un succès en France comme à travers l'Europe pour ce roman sur la «*bande de la Magliana*» qui régna sur le milieu romain dans les années 70-80. En 600 pages haletantes, il conte la geste d'implacables truands et de troubles agents des services secrets prospérant dans cette zone grise d'une rare opacité de l'Italie des «*années de plomb*» où l'Etat et l'anti-État se rejoignent et parfois se confondent. Le best-seller donna un film à succès. Les livres suivant sont de la même veine. *La Saison des*

lui, ne connaît pas ces limites. «*Le juge est un homme d'ordre qui reconstruit ce qui s'est passé en se basant sur des faits. Le romancier, lui, est anarchiste. Il peut inventer, remplir les blancs, écrire ce qui serait logique et ce qu'il pressent mais dont il n'a pas la preuve*», explique l'auteur de *Romanzo Criminale* qui a croisé en prison ou dans le box des accusés certains des personnages de la bande de la Magliana ayant inspiré ceux de son premier best-seller. Le magistrat-écrivain est surtout un travailleur acharné qui réunit pendant deux ou trois ans la documentation du livre à venir. Se considérant plus «*comme un narrateur que comme un romancier*», ce grand admirateur des polars de James Ellroy au montage quasi cinématographique revendique aussi haut et fort sa passion pour les grands romanciers du XIX^e et en particulier Balzac. S'il tient à rester juge, c'est aussi pour garder ce contact au quotidien avec le gris de la vie. «*La prison, l'hôpital et le tribunal ont toujours inspiré les romanciers*», souligne le juge qui aime à rappeler que nombre d'entre eux, comme Rabelais, Céline ou Tchekhov, furent médecins. Pendant des années, il a vu défiler «*un monde à la Simenon*», une longue suite de délits familiaux, de règlements de comptes entre immigrés, des petits crimes sordides. Même si lui veut raconter dans de grandes fresques une réalité plus complexe «*où la démocratie est mise en danger par les pouvoirs occultes*». Une thématique commune à d'autres magistrats comme Gianrico Carofiglio ou le policier palermitain Piergiorgio di Cara, comme lui auteurs de romans policiers à succès. En France, le toujours juge Eric Halphen ou l'ancien flic Olivier Marchal évoluent aussi dans l'univers du polar, écrit ou filmé. En Italie, pour florissant qu'il soit, le polar est peu considéré. «*C'est un sous-genre jamais en lice pour les grands prix littéraires*», explique De Cataldo qui fut d'abord reconnu en France comme un véritable écrivain.

EN 6 DATES

7 février 1956 Naissance à Tarente (Pouilles). **1973** Arrivée à Rome. **1989** Premier roman *Nero come il cuore*. **2002** Publication de *Romanzo Criminale*. **2006** Traduction française. **2011** Publication du *Père et l'Etranger* et de *la Forme de la peur* aux éditions Métaillé.

massacres et maintenant *la Forme de la peur* assoient sa réputation. Il pourrait tranquillement vivre de sa plume. «*J'y ai pensé mais je me sens encore utile comme magistrat pour défendre une certaine idée de la justice*», explique-t-il avec un large sourire rappelant, qu'envers et contre tout, quelque 50% des Italiens ont confiance dans les juges : «*Nous arrivons en second, juste après le président de la République, Giorgio Napolitano, issu de la gauche.*»

Etre juge à l'heure du «*berlusconisme*» finissant n'est pourtant pas chose simple. «*Par ses attaques répétées, il nous oblige à faire bloc aux dépens d'une vraie réflexion sur la crise de la justice, ses abus et la nécessité de réelles garanties pour les libertés des citoyens*», explique ce magistrat qui n'a pas l'âme d'un inquisiteur et a toujours refusé de travailler au parquet. Il ne croit pas que l'on peut extirper le mal. Giancarlo de Cataldo a vu défiler trop d'actes d'accusations mal ficelés comme après le 11 Septembre, une affaire de jeunes immigrés maghrébins inculpés d'association terroriste sur la foi d'écoutes téléphoniques mal interprétées et de témoignages approximatifs. Il aime son métier de magistrat de siège, celui qui écoute les parties et qui rend le verdict. «*D'une cour de justice ne peut sortir que la vérité légale possible et non pas la vérité absolue*», constate-t-il avec lucidité. Mais l'écrivain,

Lors de ses séjours parisiens, il se rend régulièrement à Notre-Dame. Pour la lumière illuminant la nef au travers de la rosace et la statue de Jeanne d'Arc, très saint-sulpicienne sculpture du début du XX^e. Ce fou d'épées a toujours adoré la Pucelle qui le change des troubles héros de ses romans. C'est en 1991 qu'il vint la première fois dans cette cathédrale en un moment de profonde crise personnelle après la naissance d'une petite fille gravement handicapée. «*Une expérience de la douleur, après quoi rien n'est plus pareil*», soupire le romancier. Depuis, avec sa femme connue sur les bancs du lycée, il a eu un deuxième enfant parfaitement normal.

Etrangement, avant 1991, il n'était jamais venu à Paris, malgré un père professeur de français et socialiste de toujours, laïc convaincu en cette terre des Pouilles, dans l'extrême sud de l'Italie, où longtemps l'Eglise et la démocratie chrétienne régnèrent sans partage. Sa mère est catholique. Est-il croyant ? Il ne répond pas. Son bac en poche, il part pour la capitale espérant entrer à l'école de cinéma mais rate le concours. Il commence des études de droit et travaille dans une radio libre. Sa femme se destine au métier d'avocat. Lui préfère la magistrature : «*Un avocat défend son client et doit faire gagner sa cause même s'il sait qu'il a tort ou est coupable. Le juge lui représente l'intérêt général.*»

La réalité italienne d'aujourd'hui l'ennuie. «*J'aime le souffle de l'épopée et le tragique alors que le berlusconisme est avant tout grotesque même si son crépuscule devient intéressant*», soupire le magistrat dont le dernier roman *I traditori* (les traîtres) raconte une histoire pleine de bruit et de fureur dans l'Italie du *Risorgimento* entre 1844 et 1872. C'est le moment où naît la nation avec des héros hauts en couleurs, dont son préféré, le Génois Giuseppe Mazzini, fervent patriote, intransigeant républicain laïc et inlassable comploteur qui fut l'un des inventeurs du terrorisme moderne au nom de la liberté. Et bien sûr Giuseppe Garibaldi, l'ami d'Alexandre Dumas, figure flamboyante «*étouffée par le vernis de l'histoire officielle et des commémorations*». Il rêve d'écrire un film sur le Garibaldi vieillissant mais jamais résigné qui va avec des volontaires combattre, en 1870, les Prussiens en France, et qui sera le seul à ne pas être vaincu sur le champ de bataille. «*Le Juge et l'historien font un peu le même travail*», explique le magistrat qui tient à rester romancier. Pour la liberté d'imaginer et de raconter. ♦